

Naufrage de *la Marianne* sur les côtes de l'Isle de France lors de son retour des îles Seychelles.

Récit par le sieur Jacob, aide de camp du gouverneur Desroches, le 25 avril 1772.

Un document du Service Historique de la Défense, département Marine, à Brest. Ms.94, n°42

Cet épisode nous intéresse parce que c'est sur ce bâtiment que revenait des Seychelles le Sr Gillot, chargé par Poivre d'aménager sur l'archipel un jardin pour y installer la culture des épices. Gillot écrira avoir perdu dans ce naufrage toutes ses affaires.

Le commandant de *la Marianne* était le Sr Sicard. Le bâtiment était chargé de 1500 tortues, 130 cabris, 80 volailles, ainsi que de précieux cocos de mer.

Isle de France

Mois d'avril 1772

Compte à M. le Ch. Desroches de ma conduite dans l'exécution des ordres qu'il m'a donnés pour me transporter au Port Bourbon, pour faire donner les secours nécessaires au vaisseau *la Marianne*, naufragé la nuit du 11 au 12 à la côte de ce port, près de l'île Marianne.

==

M. le Ch. Desroches a été informé de ce naufrage, le 13 au soir.

Immédiatement après, il m'a donné ses ordres et ses instructions pour partir le lendemain 14.

Un coup de vent considérable qui pouvait dégénérer en ouragan, et des pluies abondantes, m'ont retenu le 14 et le 15.

Le temps était très mauvais depuis le vendredi 10, et il était à craindre qu'on ne put pas donner des secours pressants au vaisseau naufragé, du dimanche au 16 que le temps est devenu meilleur.

Alors je me suis mis en route, et j'ai passé par la Montagne Longue, la Nouvelle Découverte, Flacq, la Rivière Sèche, la Grande Rivière, pour arriver le même jour à 10 heures du soir.

Mon premier soin a été de m'informer si personne n'avait péri dans le naufrage. Il m'était particulièrement recommandé de mes instructions : j'ai appris que tout le monde s'était sauvé.

J'ai trouvé rendu au Port Bourbon, une partie des officiers et des matelots du vaisseau, et les passagers.

La nuit de mon arrivée, le capitaine du navire, les autres officiers et l'autre partie de l'équipage qui étaient restés sur l'île Marianne, sont aussi venus à terre.

Le mauvais temps des 12, 13, 14 et 15 n'avait pas empêché de porter des secours aux malheureux. Ils avaient tous été mis à terre sur l'île Marianne pendant la journée du 12. Ils ont essuyé le coup de vent du 14 sur cette île.

M. Rouxelin, Mme La Victoire, MM. Buble et Masson, ont envoyé toutes leurs pirogues au secours des naufragés. Ces derniers ont été eux-mêmes leur en porter, et ils ont aidé à sauver les effets.

M. d'Espeyron, capitaine au régiment de Normandie, détaché au Port Bourbon, et M. Broudou¹, garde-magasin, se sont donné tout entier à leur fournir les moyens de se sauver, et avec eux leurs effets.

¹ Ce sieur Broudou n'est autre que le futur beau-père du célèbre Lapérouse qui arrivera fin août dans la colonie, en même temps que Ternay et Maillart, les nouveaux gouverneur et intendant.

Ils avaient l'un et l'autre, avant mon arrivée, prévenu la sollicitude du Général², en secourant les malheureux. M. d'Espeyron avait fourni une garde d'un caporal et quatre hommes sur l'île Marianne, qui est restée du mardi au jeudi.

On n'a pu commencer à sauver des effets du vaisseau que le 16 seulement ; on ne pouvait pas l'aborder les jours précédents.

Le 17 j'ai vu plusieurs fois le capitaine du navire ; je me suis informé à lui des circonstances de son naufrage, et de sa navigation. Voici ce qu'il m'a dit, après avoir consulté un journal : qu'il était parti de l'île Seychelles le 15 février pour aller à l'île Praslin, où il était arrivé le 22 ; qu'il en était parti le 3 mars ; que le 9 d'avril il s'était vu par son point par le 19^e degré ; qu'il s'était déterminé à mettre à la cape le soir ; que n'ayant pas vu terre le lendemain ni le jour suivant, il avait recommencé la même opération ; mais qu'il fallait qu'il fut bien près sans avoir vu la terre le 22, puisque à sept heures du soir, il avait encore mis à la cape et que malgré tout ce qu'il avait fait pour se soutenir en pleine mer, il a été porté par le courant sur les récifs à deux heures du matin ; qu'il avait voulu se relever mais que la perte était inévitable ; qu'heureusement pour lui et son équipage, les voiles qu'il avait dehors, avaient fait franchir le récif à son vaisseau ; que naufragé, il ne savait sur quelle terre il pouvait être, etc.

C'est lorsqu'il a fait bien jour qu'ils ont reconnu l'île Marianne, à quelques mauvais waquois [vacoas] qui sont plantés dessus.

Quelques-uns des officiers et des passagers ont tenté de se sauver à marée basse ; ils y sont parvenus en se soutenant les uns et les autres.

La iolle [yole] du navire a porté 16 hommes à terre en deux voyages ; au troisième elle s'est brisée.

Les pirogues de la côte ont porté le reste à terre avec quelques effets.

Les informations prises, j'ai rendu compte au Général, le même jour 17, et je lui ai envoyé un Noir de détachement le 18.

Le 18, on n'a pas pu aller chercher des effets sur l'île Marianne, parce que M. Floriot, capitaine de port, s'est servi du canot pour se rendre de la Grande Rivière au Port Bourbon ; je lui ai fait des observations de la part du Général à ce sujet.

Le 19, M. Broudou et moi, nous avons pris des arrangements pour faire partir l'équipage du vaisseau le lendemain 20.

J'ai écrit à M. le Ch. Desroches pour lui rendre compte que 25 matelots, sous la conduite d'un officier, partaient pour se rendre au Port Louis.

J'ai écrit à l'officier commandant les troupes au poste de Flacq, pour qu'il donne du logement aux matelots que je lui adressais.

25 matelots sont partis le 20.

Ce même jour, j'ai été au vaisseau naufragé avec le capitaine et M. Floriot ; j'ai observé que le canot était encore à bord, et qu'il fallait le faire enlever au plus tôt. Pendant la marée que j'ai passé à l'Isle Marianne, on a tiré du vaisseau, un câble, d'autres effets, des tortues, des cocos des deux espèces.

J'ai trouvé le vaisseau à demi couché sur le coté droit, le coté gauche ouvert, l'entrepont tout brisé, les mâts en pièces sur le corail, le long du vaisseau. Il est près et en-dedans du récif qui bat continuellement sur son coté gauche. Dans les grandes marées on y va à pied, n'ayant de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Il est éloigné de l'île Marianne d'environ 150 toises ; il est impossible de le sauver. Ses canons sont à la cale. On peut en sauver des ancres et une barre de rechange de 500 livres, à marée basse dans les grandes marées. J'ai beaucoup insisté pour retirer ces effets et le canot surtout : il est dangereux de le laisser à la merci des Noirs qui pourraient s'en servir pour désert.

Le 21 et le 22, on travaillait à enlever le canot ; le détachement de Normandie a fourni dix hommes qui seront payés pour aider à cette besogne.

Le 22, neuf matelots sont partis ; ils ont passé par le travers de l'île³ J'ai écrit au commandant du poste du Milieu de l'Isle, pour qu'il leur fit donner du logement, s'ils voulaient coucher à son poste.

² « Général », désignation habituelle du gouverneur général, le chevalier Desroches.

Le 23, les officiers du vaisseau sont partis du Port Bourbon ; le canot les a porté jusqu'à la Grande Rivière ; je leur ai fait donner quatre Noirs chez M. Besnard, pour porter leur malle à Flacq ; à Flacq je leur ai fait donner quatre autres par M. Gaud, pour l'apporter ici.

Les officiers et les matelots ont laissé leurs effets au Port Bourbon ; ils ont besoin des bontés de M. le Ch. Desroches et de M. Poivre, pour leur procurer les moyens de les ravoir : le meilleur, je crois, est une goélette qu'il faut envoyer au Port Bourbon pour les prendre ; elle servira à y porter des vivres.

Ces officiers (ils étaient onze officiers ou passagers) ont été traité au Port Bourbon, par M. d'Espeyron et M. Broudou, de façon à n'avoir rien à désirer ; M. Broudou surtout leur a presque toujours donné sa table ; mais l'un et l'autre ont contribué à leur faire oublier leur malheur ; ces soins doivent leur mériter l'attention du gouvernement.

Avant mon départ, j'ai recommandé à M. Floriot et à M. Broudou, de ne point abandonner le vaisseau naufragé avant d'en avoir les ordres de M. le Ch. Desroches, et ceux de M. Poivre, et de se servir de bonnes marées pour sauver le plus d'effets qu'il se pourra ; même les canons lorsque le vaisseau se brisera, si on ne peut pas les avoir avant.

J'ai passé chez Mme La Victoire pour la remercier, elle et sa famille, de la part du gouvernement, des soins qu'ils se sont donnés pour le sauvetage des malheureux.

Au Port Louis, le 25 avril 1772

[Signé :] Jacob

* * *